

Elle s'était presque courbée, comme une prière. La grossièreté féroce la redressa. Le portier parut :

« M. d'Herbecourt fait dire à monsieur le vicomte qu'il s'impatiente.... »

— J'y vais, dit Gaston en faisant deux pas vers la porte. »

Alise se jeta devant lui :

« Non, non, je ne veux pas ! Je te supplie encore une fois !... Gaston !... »

Par la fenêtre, dont il s'était approché, il vit la tête ricanante de M. d'Herbecourt, à la portière de la chaise.

Alise s'attachait à lui. Il la repoussa brutalement, et courut à la voiture.

Mais Alise courait, elle aussi.

« Fouettez, postillon », cria Clairac.

Mais, en son désespoir, Alise s'était jetée devant les chevaux, crispant ses mains aux brides. Il faudrait lui passer sur le corps.

Un groupe de curieux se formait. Quelqu'un le fendit et, s'approchant, dit :

« Mais que se passe-t-il donc ? »

C'était Coco Lacour.

« En avant, mille tonnerres ! » hurla Gaston, sortant à demi de la portière.

Alise avait reconnu le policier.

Il se produisit dans son cerveau comme un craquement, et, elle cria :

« Ne laissez pas partir cet homme !... C'est l'assassin de Neuilly !... et moi, je suis sa complice. »

Et elle tomba sur le pavé de la cour, raide.

Un mot expliquera la présence de Coco Lacour et de ses hommes : Vaucroix, fuyant par les toits, dans les ténèbres, avait glissé et était tombé dans la cour d'une maison voisine, les reins rompus. Transporté à un poste voisin, en une rage suprême, imputant sa mort à Clairac, il l'avait dénoncé.

Coco Lacour, que la scène de l'hôpital tenait en éveil sur le ménage Clairac, avait recueilli l'indication, et surveillait la rue, attendant que son gibier d'échafaud passât. Il avait été servi à souhait.

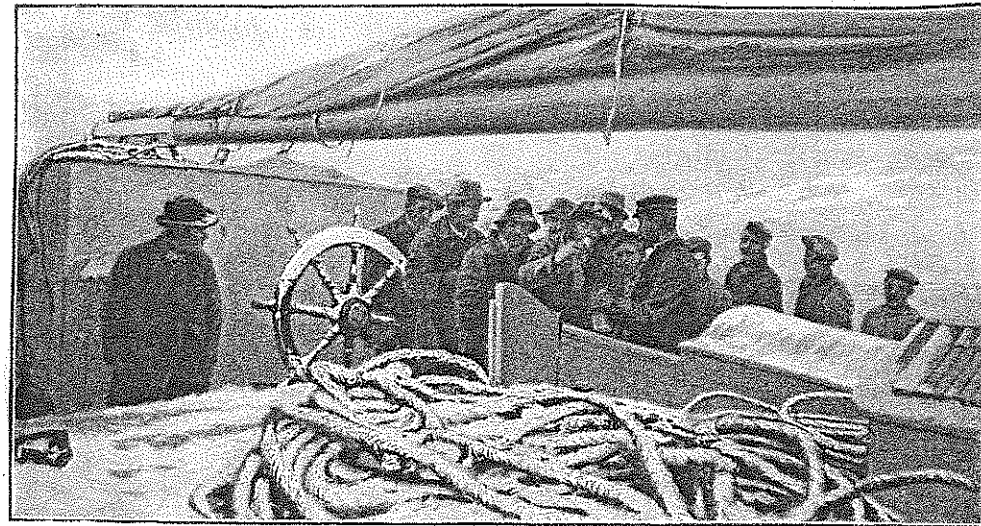
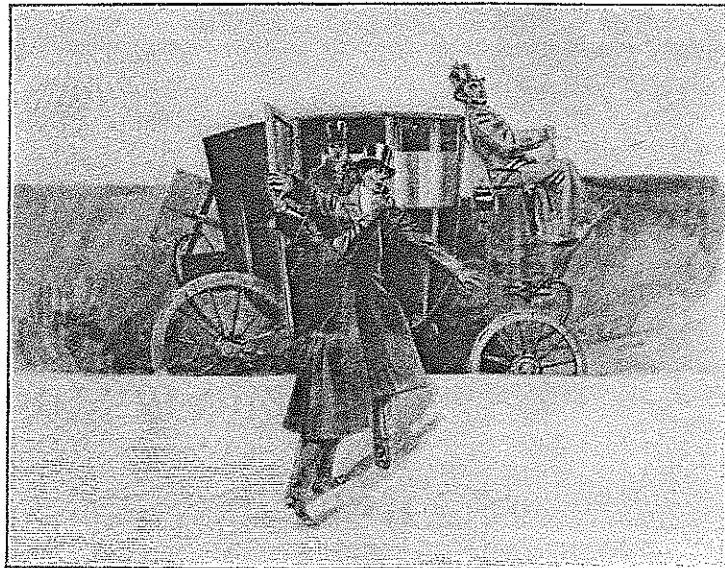
Alise mourut dans la nuit, dans une crise de folie.

Quant à Clairac, on instruisit son procès. Les débats des cours d'assises étaient loin d'avoir alors le retentissement de ceux d'aujourd'hui ; de plus, ceux de l'affaire Clairac eurent lieu en même temps que la bruyante et célèbre cause de l'assassinat de Paul-Louis Courier, pour laquelle se passionna la curiosité publique. Le crime de Neuilly était oublié.

Bref, la condamnation de Clairac à mort passa presque inaperçue, et ce fut à peine si l'on mentionna son suicide, dans la nuit qui suivit le prononcé de l'arrêt. Il se pendit. Les pires lâches ont de ces faux courages.

Quant à Davidot, Vidocq, exaspéré qu'il se fût laissé damer le pion par Coco Lacour, le cassa définitivement aux gages. Il reprit alors sa place de croupier et continua à vivre auprès de sa mère, qui avait renié le pardon accordé.

FIN.



D'après une

[photographie.]

L'EAU-DE-VIE, VOILA, HÉLAS, L'ENNEMI LE PLUS TERRIBLE DES PÊCHEURS !

Lorsque la fatigue va terrasser l'équipage, le capitaine fait distribuer des larges rasades d'alcool qui brûlent ces corps épuisés.

## Pêcheur d'Islande

OH ! COMBIEN DE MARINS, COMBIEN DE CAPITAINES, QUI SONT PARTIS JOYEUX POUR DES COURSES LOINTAINES DANS CE MORNE HORIZON SE SONT ÉVANOUIS ! COMBIEN ONT DISPARU, DURE ET TRISTE FORTUNE ! DANS UNE MER SANS FOND, PAR UNE NUIT SANS LUNE, SOUS L'AVEUGLE OcéAN A JAMAIS ENFOUIS !

(VICTOR HUGO.)

Perdus, pendant les nuits sans fin de l'hiver polaire, dans les brumes glacées de l'Océan Arctique, les bateaux de pêche venus de France, secoués par la mer toujours dure, ont à lutter pendant sept mois contre le vent qui fait rage sans répit, contre la tempête qui menace sans cesse. Exposés à toutes les rigueurs d'un climat farouche, les pêcheurs accomplissent au prix des plus dures fatigues au milieu des plus grands dangers, leur tâche épuisante.

Toutes ces misères affrontées sans murmure pour un salaire toujours minime, souvent dérisoire, devaient être secourues. — Un navire-hôpital est envoyé chaque année par les Œuvres de Mer pour croiser dans les eaux d'Islande et procurer aux malades les soins matériels les plus urgents pour soutenir et ranimer les courages abattus. — Évoquer cette rude vie des Islandais, c'est montrer combien il reste encore à faire pour améliorer le sort de ces pêcheurs, les plus vaillants parmi les vaillants enfants des côtes de notre France.

○ ○ ○

ON a beaucoup écrit sur les pêcheurs d'Islande. Ce qui n'a pas été fait, et ce que je voudrais donner dans les lignes qui suivent, c'est un tableau en raccourci de la dure existence qu'ils mènent, eux et leurs familles. La peinture est sincère. Je dis ce que j'ai vu, et, les choses que je n'ai pu voir, ce sont les pêcheurs eux-mêmes qui me les ont contées.

† † †

Septembre. Dans le petit village breton

que j'habite, durant les vacances, sur le littoral du Trégor, les choses déjà se décolorent et s'assombrissent comme d'un pressentiment d'hiver. L'animation cependant y est plus grande qu'au fort de l'été. Presque tous les matins, deux, trois charrettes passent devant notre seuil, dévalant des hauteurs, des *crec'h* d'alentour : des femmes endimanchées se tiennent accroupies dans le fond du véhicule.

Les gens leur demandent :

« Ils sont donc arrivés, ceux de la

*Reine-des-Anges... ceux de la Miséricorde... ceux de la Jeune-Amélie...* »

Et elles répondent sur un ton d'allégresse qui ne leur est guère coutumier :

« Oui-dà! Nous allons en Goëlo pour les prendre! »

Entendez qu'elles se rendent à Paimpol. A la tombée du soir, leur voyage ter-

« Bah! me disait récemment un de ces pêcheurs, nous ne boirions pas que nous serions tout de même soûls. De retrouver l'air de France, cela vous monte au cerveau. »

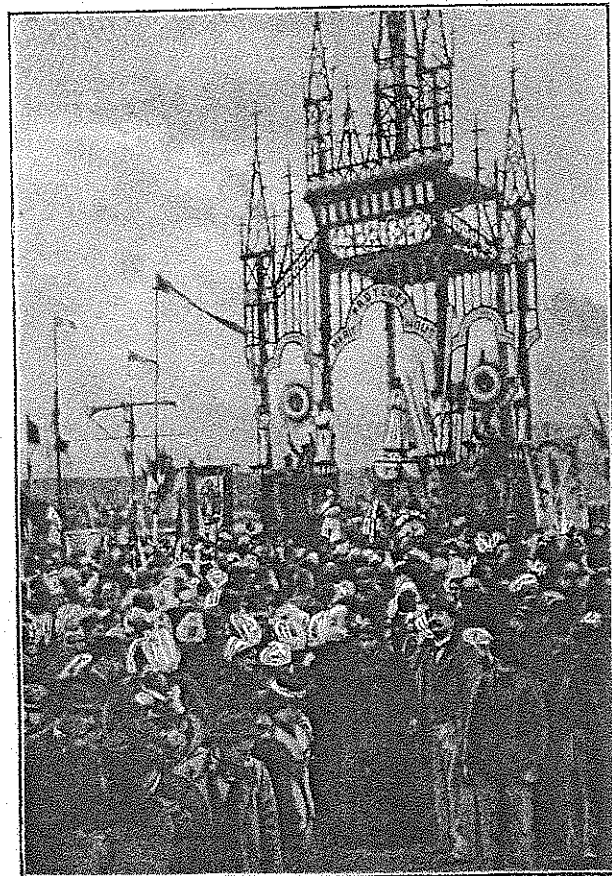
Les charrettes, cependant, grimpent vers les « crac'h ». Là, dans le décor nu des hauts cap venteux, se profilent sur le ciel crépusculaire les silhouettes noires des chaumes d'Islandais.

Du commencement de février au commencement de septembre, les femmes y ont vécu seules, — avec des couvées d'enfants, — un peu du maigre fruit de la précédente « campagne », mais plus encore « du labeur de leur triste corps », pour employer une expression qui leur est habituelle.

Tout le jour, en effet, elles peinent « à la grève », fanant le goémon, ce foin de la mer, et, la nuit, elles y rôdent encore, en pleine intempérie, tandis que les rafales font rage. Hasardez-vous dans les ténèbres, par quelque lendemain de tempête, alors que les douaniers de garde eux-mêmes se tiennent bien cois dans leurs guérites, vous rencontrerez, errant à marée basse au milieu des roches, des processions de formes noires courbées en deux, une lanterne sourde dans une main, un croc de fer dans l'autre. La jupe retroussée jusqu'à mi-corps, elles marchent pieds nus parmi les pierres, patagent dans les flaques, cherchent, furettent, et soudain se baissent pour ramasser on ne sait quoi qu'elles font disparaître au creux de leur giron. Ces chiffonnières étranges, ne les troublez point, de grâce, dans leur mystérieuse moisson nocturne! ce sont des femmes d'Islandais qui glanent des épaves.

La première parole du pêcheur d'Islande, dès qu'il se retrouve sous le toit des siens, est pour jurer qu'il ne reprendra plus la mer. « Il en a trop vu! Assez de ces navigations lointaines et sinistres! Assez de ce baigne de froid, de misère et de mort! »

Tant que dure l'argent qu'il a gagné, — et qui, d'ailleurs, est, la plupart du temps, dépensé d'avance, — sa femme aussi est d'avis qu'il ne parte plus, qu'il demeure au pays, qu'il fasse « autre chose ».



LE PARDON DES PAIMPOLAIS.  
PROCESSION DE NOTRE-DAME DE BONNE-NOUVELLE.

*L'officiant, d'un geste continu, bénit un à un les navires. Cela est d'une tristesse et d'une majesté très grandes, surtout si l'on songe qu'il y a là tel bâtiment pour qui c'est la bénédiction suprême.*

miné, elles repassent, non plus accroupies à même les charrettes, comme au départ, mais juchées sur d'énormes coffres à couvercles bombés, peints de couleurs sombres, où se lisent en lettres blanches des noms bizarrement estropiés: « Jan-Mari Salaün..., Ive Toulouzan..., Pier-Louit Calennec... » Au milieu d'elles, des hommes sont vautrés en tas, qu'elles s'efforcent de maintenir tant bien que mal, soulevant une nuque qui pend inerte, ramenant une jambe qui s'abandonne.

Mais, lorsque, les comptes réglés chez le boulanger, l'épicier, le mercier, la bourse apparaît presque vide, la réflexion vient et la chanson change. Faire autre chose, c'est bon à dire, mais quoi? Et, avec ces sautes brusques de sentiments qui caractérisent les natures primitives, tout de suite, son parti est pris.

« Femme, qu'en penses-tu? Il vaudrait peut-être mieux me rengager tout de même. »

La femme s'arrête, un instant, de souffler sur la braise, hoche la tête et, finalement, prononce d'un ton calme, après un léger soupir :

« Oui, peut-être bien. Le sort est comme cela. Qu'est-ce que tu veux! »

Le lendemain il est en route pour Paimpol.

De tous les ports qui arment chaque année pour la pêche d'Islande, — Dunkerque mis à part, — Paimpol est sans contredit le plus important. Sa flottille ne comprend pas



LE MOMENT DU DÉPART. — LA VOIX DE STENIOR DU CAPITAINE RÉCLAME QUELQU'UN DE L'ÉQUIPAGE QUI MANQUE À L'APPEL.

moins de cinquante ou soixante navires, montés par près de quinze cents hommes.

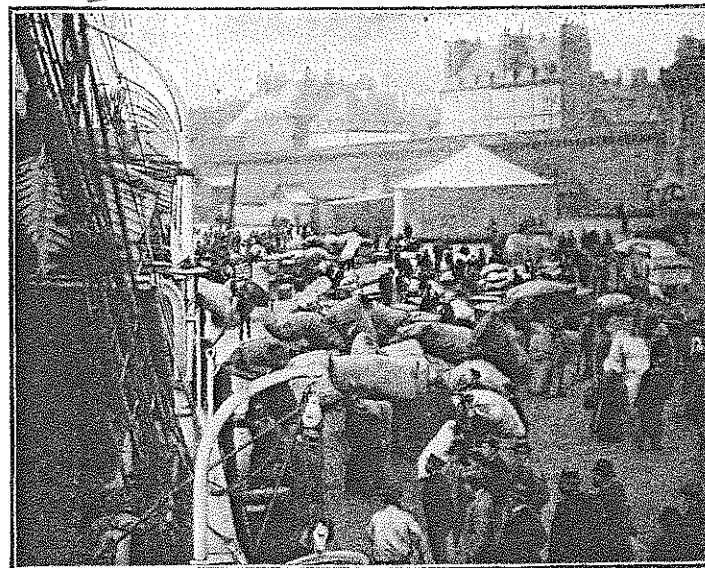
Notre pêcheur s'achemine vers une des riches maisons d'armateurs éparses dans la haute ville. Il n'a qu'une crainte, qui est d'arriver trop tard, de trouver la place prise, les équipages au complet. Car il y a foule à ce marché d'hommes qu'on expédie, chaque hiver, des côtes de Bretagne aux géhennes du septentrion. Pour un vide que produit

la mort, il se présente vingt existences, prêtes à le remplir.

La démarche du marin auprès de l'armateur ne revêt un caractère définitif que le jour fixé pour la signature de l'engagement, quatre ou cinq semaines environ avant le départ.

On convoque, à cette date, tous les équipages, et Paimpol présente le tableau le plus animé.

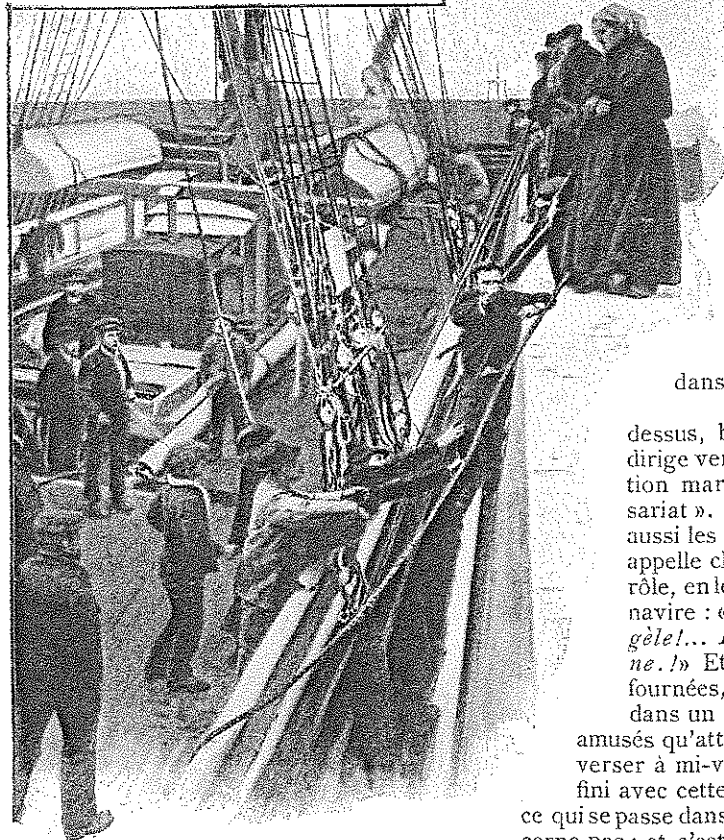
Dès le matin, les rues sont pleines d'une foule d'hommes, accourus, qui des hameaux de la côte, qui des paroisses de l'intérieur. Beaucoup sont imberbes encore, quelques-uns sont déjà des barbons à poil gris. Il en



LE DÉPART DES PÊCHEURS À SAINT-MALO.

*Sur les quais c'est un pêle-mêle indescrivable d'hommes, de femmes et d'enfants. On embarque au hasard les matelas et les coffres. On se bouscule, on crie, on s'embrasse. Il y en a qui pleurent, d'autres qui jurent.*

est qui comptent jusqu'à trente campagnes d'Islande et viennent pour la trente et unième fois vendre, comme on dit, leur peau. Les ruraux forment un singulier contraste avec les gars de la zone maritime, de l'« Armor ». On les distingue aisément à leurs faces roses, à peine teintées d'un léger hâle



ILS NE SONT PAS TOUS PRESSÉS D'ÉPOUSER LA MER, LES ISLANDAIS!

*Il en est qui, le pied déjà posé sur le bordage du navire, se sauvent blêmes d'épouvante. Il faut que les autres les ligotent et les fassent glisser sur le pont comme un condamné sur la planche à bascule.*

par le soleil des champs, à leur pas somnolent et un peu balourd, à leur accoutrement aussi, la plupart ayant conservé le pantalon de berlingue et la veste à basques du paysan trégorrois. Le marin, lui, moule son torse dans un tricot de laine brune ou bleue et porte, en général, toute sa barbe frisée et crépelée en petites vagues, comme celle d'un dieu des ondes.

Tout ce monde défile par groupes à travers les ruelles étroites de la ville basse. Point de femmes parmi eux : ils les ont semées

dans les auberges des faubourgs où elles déjeuneront d'une soupe, pour quelques deniers. Eux, c'est l'armateur qui paye leur repas. Les tables sont dressées à l'enseigne de la « Tête Noire » ou de « l'Ancre d'argent ». L'hôtesse a reçu ordre de bien faire les choses. Les plats se succèdent et les bouteilles se vident. On sort de ces agapes en commun la face émoustillée et les yeux rieurs. Misères passées, misères futures, tout est oublié. Vainement la bise de janvier siffle-t-elle au dehors, présage inquiétant des nuits sinistres qui se préparent là-bas,

dans les lointains du pôle...

Il est deux heures. Bras dessus, bras dessous, la bande se dirige vers les bureaux de l'Inscription maritime, vers le « commissariat ». Les armateurs sont là et aussi les capitaines. Un gendarme appelle chaque équipage à tour de rôle, en le désignant par le nom du navire : « La Caroline !... L'Angèle !... L'Augustine-Marie-Anne ! » Et les hommes entrent par fournées, se tassent en troupeau dans un coin de la salle, et, plus amusés qu'attentifs, continuent de converser à mi-voix. Ils brûlent d'en avoir fini avec cette « corvée ». On dirait que ce qui se passe dans cette enceinte ne les concerne pas ; et c'est le pain de leurs familles, c'est leur propre destinée qui est en jeu. Le commissaire, cependant, leur donne lecture de la feuille d'engagement, énumère les conditions qui leur sont faites et les responsabilités qu'ils encourent :

« Est-ce entendu ainsi et acceptez-vous ? »

Ils n'ont pas entendu, mais ils acceptent et sont prêts à signer tout ce que l'on voudra, de confiance. Chaque homme, son paraphe apposé, touche sur l'heure un premier appoint, dit « argent perdu », que l'armateur lui verse en guise de denier à Dieu ou de pourboire bénévoles, variant de quinze à cinquante francs et pouvant même s'élever plus haut, selon les garanties d'expérience et d'habileté offertes par le pêcheur. Il reçoit, en outre, des « avances » qui diffèrent de l'« argent perdu » en ce que le montant de-

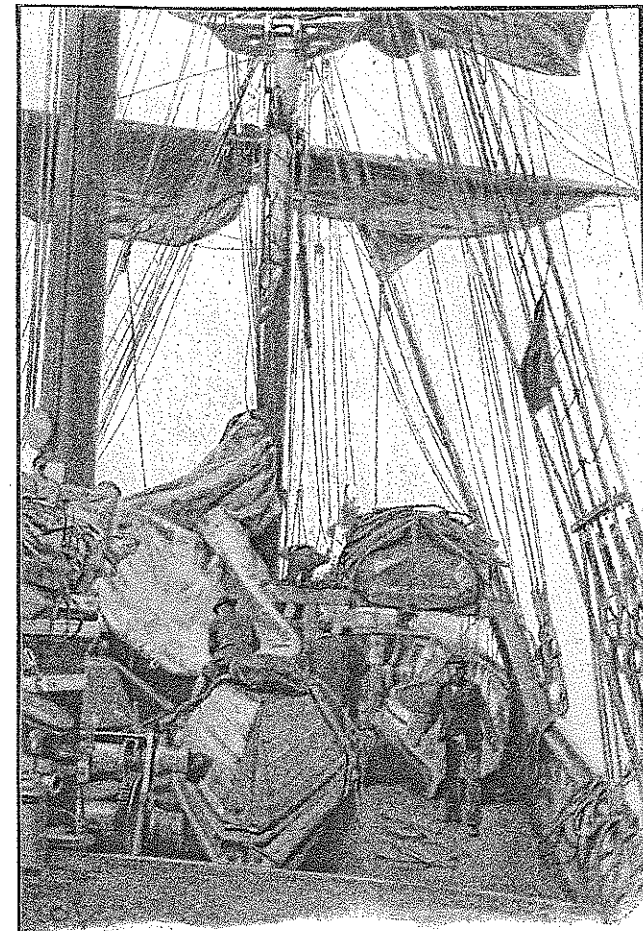
vra, plus tard, en être retenu sur le salaire de la pêche. Ces « avances », variables elles aussi, sont pour permettre à l'homme de se procurer son équipement et d'assurer — s'il se peut — l'entretien de sa maisonnée durant les mois d'absence. Il est rare qu'elles dépassent deux cents francs et, le plus souvent, elles demeurent fort au-dessous de cette somme. N'importe, de sentir tinter des pièces dans sa poche, le marin, âme volage et enfantine, se tient déjà pour millionnaire. Il n'est pas de fantaisie absurde, pas de folie dont il ne soit capable.

Les femmes veillent, heureusement. Encapuchonnées dans leurs mantes d'hiver, elles guettent l'homme à la sortie du commissariat. L'autorité de la Bretonne sur son mari est considérable. L'Islandais, saisi au passage, remet le « magot » aux mains de sa « ménagère », et l'on va de compagnie visiter les « boutiques » paimpolaises. La majeure partie des avances est dévorée par les frais d'équipement. Il faut au pêcheur deux « cirages », deux paires de « sabots-bottes », un tablier en toile huilée, des fausses manches, un surtoit ou casque, un bonnet de peau de mouton muni d'oreillettes, un matelas ou couette que l'on bourrera de paille de seigle, une couverture de grosse laine ou ballin, sans oublier le grand couteau d'Islande, à lame pointue, qui sert tout ensemble d'ustensile de bouche et d'instrument de travail.

†††

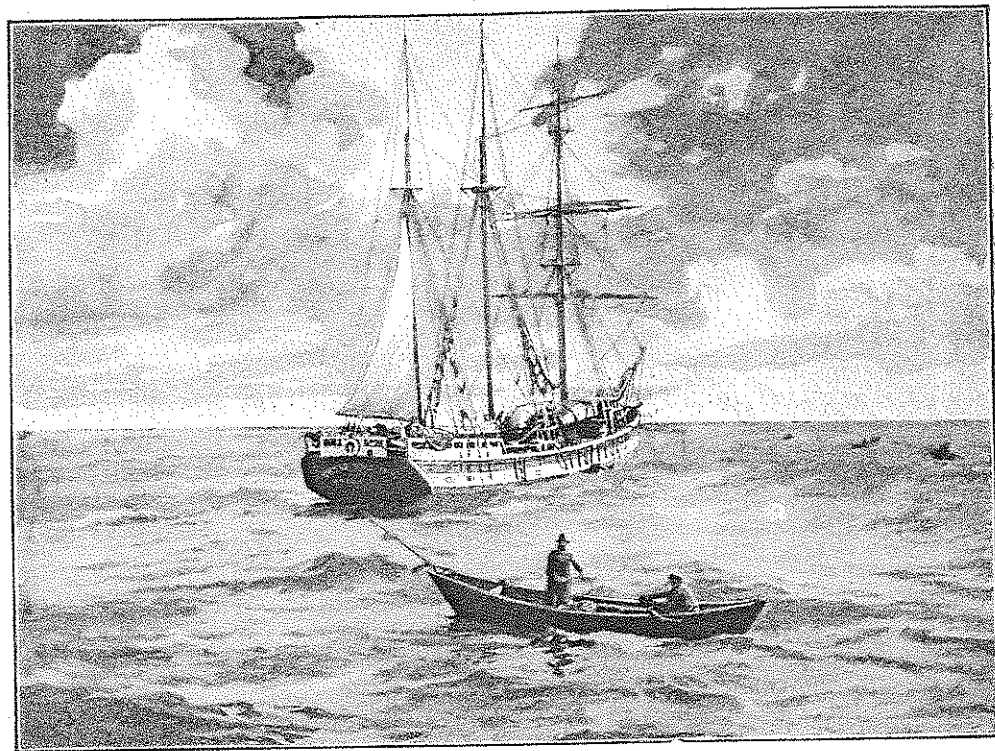
Le « Pardon des Islandais » se célèbre d'ordinaire le dimanche qui doit précéder le départ. On s'y rend par clans entiers de toutes les paroisses avoisinantes, de Kerfaut de Plounez, de Plouezec, de Kérity, de Perros-Hamon, de Pors-Even, de Ploubazlanec. Plus de trois mille pèlerins se pressent dans les rues et sur les quais de la vieille cité.

On vient beaucoup par dévotion, il va sans dire, mais aussi pour se divertir une fois encore, avant de doubler — peut-être à tout



BIENTÔT L'HEURE EST VENUE D'APPAREILLER. CHACUN EST À SON POSTE, QUI DANS LA VOILURE, QUI AUX ANCRÉS.

jamais — les derniers promontoires de la terre bretonne. Sur la levée qui sépare le port du bassin à flot, un reposoir a été dressé la veille par les soins des armateurs. A une charpente de bois sculpté, figurant une chapelle gothique, sont suspendues, en guise de draperies, des voiles que brodent des capricieuses arabesques de lignes et d'agrès. Deux Islandais en costume de pêche se tiennent debout, immobiles, de part et d'autre du marchepied. A l'issue des vêpres, la procession s'achemine vers ce reposoir. En tête s'avance la statue somptueusement habillée de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, protectrice de « ceux qui s'en vont au loin ». Elle est assujettie sur un brancard que balancent, au rythme de leurs larges épaules, un groupe d'Islandais choisis parmi les gars les plus beaux. Puis viennent les orillames, les



LES GOËLLETES VONT PASSER LA DERNIÈRE NUIT EN RADE, AVANT L'APPAREILLAGE DÉFINITIF.  
(D'après une photographie communiquée par l'Œuvre de Mer).

bannières; puis, sous un dais, l'officiant, qui est parfois l'évêque du diocèse, escorté d'une délégation d'armateurs qui portent des flambeaux, et enfin la foule, l'immense, la foule houleuse, véritable mer humaine où les coiffes blanches des femmes semblent des vols de mouettes entraînées au gré du flot. Les cloches s'ébranlent: de toutes les poitrines s'échappe en un chœur formidable le cantique traditionnel:

Dame de Bonne-Nouvelle,  
Patronne des matelots....

La flottille des goëlettes islandaises, rangées bord à bord, emplit tout le bassin, — forêt de mâts, de vergues, de cordages, pavoisée et comme fleurie d'étendards aux mille nuances qui claquent avec un grand bruit sonore dans le vent de février. L'officiant, suivi de la procession, fait le tour des quais et, d'un large geste, bénit un à un les navires. Cela est d'une tristesse et d'une majesté vraiment uniques, surtout si l'on songe qu'il y a peut-être là tel bâtiment pour qui c'est la bénédiction suprême....

Le pêcheur, lui, n'y songera que demain, la fête close et les dernières fumées de l'ivresse dissipées. Oh! ces réveils mornes et veules,

sous le chaume familial, le lendemain de la « triste semaine »!

†††

Et voici que luit, d'une douteuse clarté hivernale, le jour que les armateurs, d'accord avec les capitaines, ont fixé pour le départ. Toutes les routes du Goëlo retentissent d'un trot de chars à bancs. Sur les quais, c'est un grouillement indescriptible d'hommes, de femmes et d'enfants. On embarque les matelas, on embarque les coffres. On se bouscule, on crie, on s'embrasse. Il y a des gens qui pleurent, d'autres qui jurent. La voix de stentor d'un capitaine domine par instants le tumulte, réclamant quelqu'un de l'équipage qui manque à l'appel.

« Yvon Penguern, N. de D...! Où est-il, Yvon Penguern? »

Affalé probablement sur quelque tabouret d'auberge; à moins qu'au dernier moment le cœur ne lui ait failli et qu'il n'ait pu s'arracher à sa maison.

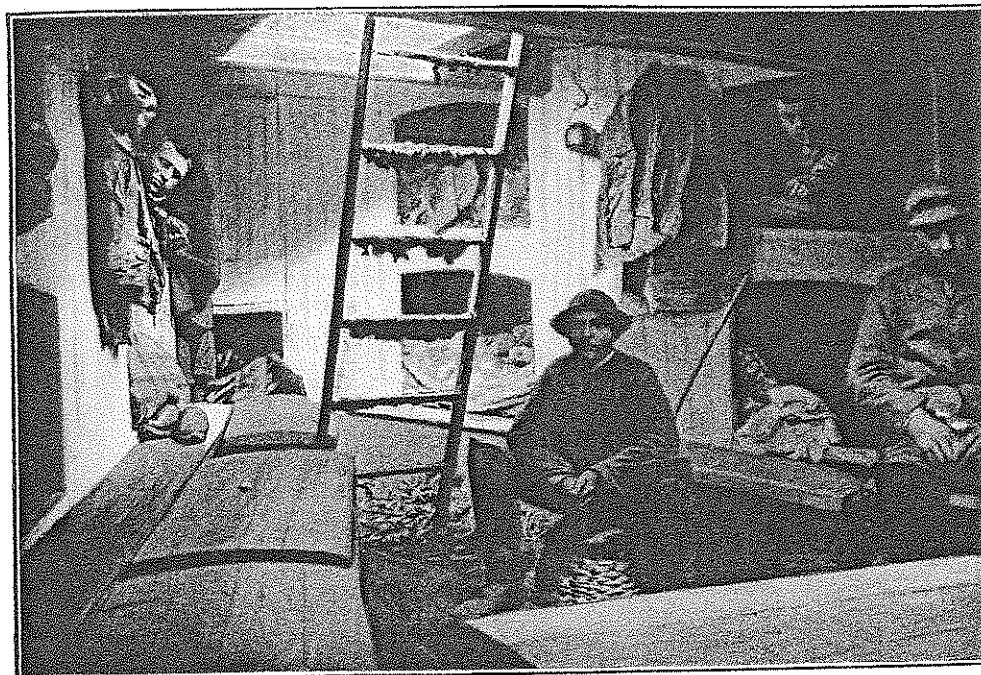
En ce cas, il ne tardera pas à savoir ce que coûtent ces forfaitures. Le gendarme de marine, lancé à ses trousses, aura vite fait de le découvrir et de l'amener à bord, les menottes aux poignets, s'il est nécessaire.

Et sa fugue lui aura valu cinquante francs d'amende qui seront prélevés sur ses gages. Les « terriens » surtout, pris de regrets tardifs, sont sujets à ces faiblesses. Il en est qui, le pied déjà posé sur le bordage du navire, se rejettent tout à coup en arrière et se sauvent, blêmes d'épouvante. Il faut que les autres se jettent sur eux, les ligotent et les fassent glisser sur le pont comme des condamnés à mort sur la planche à bascule. Ah! non, ils ne sont pas tous friands d'épouser la mer, les Islandais!... La plupart, cepen-

navires défilant vers l'ouverture de la baie. Longtemps les femmes les suivent des yeux, la main placée en abat-jour à la hauteur du front.

Combien ne s'attardent pas, sous la lumière déclinante du jour, au versant de quelque combe boisée donnant sur la mer, à écouter de vagues rumeurs de voix, à regarder se mouvoir au loin d'imperceptibles silhouettes!

Pendant la nuit que l'on passe en rade, les équipages vaquent à leur installation. Tous



D'après une

LE POSTE DE L'ÉQUIPAGE.

Photographie.

Là, dans un espace de deux mètres de large sur trois mètres et demi de long, une dizaine de niches sont creusées dans les parois: ce sont les lits des gens de l'équipage.

dant, font à mauvaise fortune bon visage. Et, tandis que la flottille quitte le bassin, remorquée par un vapeur, on entend monter, hurlée à tue-tête, la vieille chanson paimpolaise, à la fois ironique et navrante:

Si c'était la volonté de Dieu  
Que l'Islande fût en ces parages,  
Eham tira, tra la la laire!  
Entre le Yulc'h et Molène,  
Gâiment nous ferions notre pêche.  
Eham tira, tra la, la la!...

Le Yulc'h, et le Molène sont des flots à l'avant desquels les goëlettes vont passer la nuit, en rade, dans les eaux profondes du Croix-Chenal, avant l'appareillage définitif. Le spectacle est impressionnant de cette théorie de

les mêmes, ces intérieurs de bateaux islandais. Au milieu du pont, un trou béant permet de sonder les entrailles de la cale ténébreuse où seront empilées « en vrac », sur des lits de sel, les morues éventrées.

Sur l'arrière est située la « chambre »: c'est proprement le carré des officiers du bord, lesquels se composent du capitaine, du second et d'un ou de deux lieutenants. Le mousse a également le privilège de coucher à la chambre, mais il n'en est pas plus fier, le malheureux! Il n'y gagne que d'être à toute heure sous la main de ces messieurs, — une main qui s'abaisse vite et qui pèse lourd....

Remontons jusqu'à l'avant du navire: voici le « poste ». Pénétrons-y, tandis que



LA MORUE PRISE, LE PÊCHEUR DOIT LA SAIGNER, LA FENDRE, LA LAVER, ET LA JETER AU SALEUR.

s'y tenir debout. Une dizaine d'ouvertures, superposées deux à deux et suffisantes pour livrer passage au corps d'un homme, donnent accès en des espèces de niches aménagées dans les profondeurs des quatre parois. Ce sont les couchettes ou, pour parler comme les pêcheurs, les « cabanes » des gens de l'équipage.

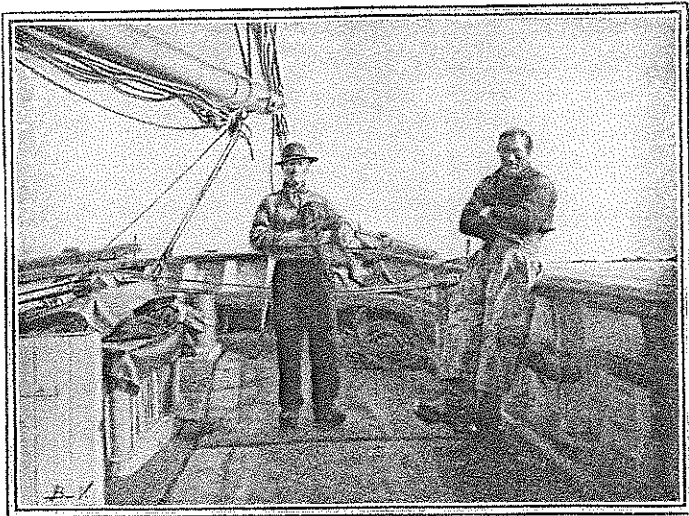
Contre les cabanes inférieures sont rangés les coffres, sur lesquels on grimpe pour se hisser aux cabanes d'en haut. La largeur des cabanes ne dépasse pas un mètre. Force est pourtant d'y coucher à deux : chaque pêcheur a un compagnon de lit qu'il appelle son « matelot ». Lorsque, en cours de voyage ou bien les nuits de pêche nulle, il leur arrive de prendre en même temps leur repos, ils sont obligés de se mettre de champ et, une fois qu'ils ont adopté une posture, de n'en plus changer.

Ils dorment sur les matelas bourrés de paille qu'ils ont apportés. La paille, au reste, n'est point là pour leur faire litière molle. Sa vraie destination est ailleurs. Dès qu'on approchera des mers froides, ils en arracheront

une bonne poignée tous les matins pour en garnir leurs sabots-bottes, de sorte qu'à la fin de la campagne il ne subsistera des couettes que leurs enveloppes de toile bise. Quant à la paille qui les gonflait, comme le curage des chaussures se fait dans le poste, elle ne tarde pas à s'accumuler, à croupir sur le plancher en un fumier infect, arrosé d'un purin de jus de chique ou de déjections encore plus écœurantes, jusqu'à combler l'espace compris entre les coffres, jusqu'à submerger les coffres.

Les chaînes des ancres ont grincé, les voiles se déploient au vent matinal; c'est le départ, cette fois. Une à une, les goëlettes s'ébranlent, tournent l'île Saint-Rion, saluent au passage le petit oratoire de la Trinité, à la pointe de Pors-Even, font route, à l'ouest, vers l'île de Batz et, quand elles l'ont reconnue, mettent le cap au nord, dans la direction des Sorlingues.

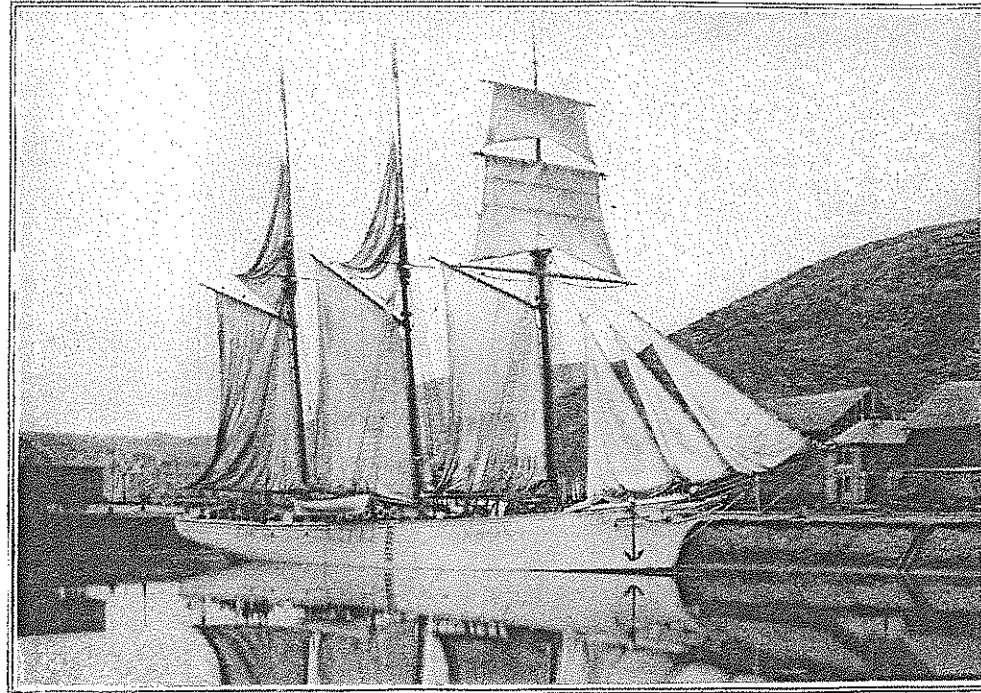
« Durant la traversée, me conte un pêcheur, les hommes qui ne sont pas de service à la manœuvre occupent leur temps à gréer les lignes et à les disposer dans des corbeilles spécialement affectées à cet usage. On n'a pas encore désappris ses habitudes de « chrétien ». Matin et soir, quelqu'un du bord, désigné par le sobriquet de « recteur », récite à haute voix une courte prière, soit en latin, soit en breton. L'équipage, à l'appel de la cloche, s'est rangé sur l'arrière du navire et donne les répons, nu-tête. Puis le recteur entonne un cantique dont les versets sont repris en chœur. Qui n'assiste point à « l'office » ne peut pas participer non plus au boujaron que le capitaine a coutume de faire distribuer immédiatement après. »



LE SALEUR DU BORD ET SON MATELOT.

Ceux-là, il est vrai, s'en vengent, en se grisant avec l'eau-de-vie qu'ils ont achetée de leurs propres deniers avant de quitter le port. Il est rare qu'un Islandais n'en glisse pas dans son bagage quelques bouteilles auxquelles il n'est que trop porté, pendant les loisirs de la route, à donner de fréquentes accolades. Ses chefs sont bien souvent les premiers à lui montrer l'exemple. On cite des capitaines qui, de toute la campagne, ne mettent

la cale, avait rompu l'équilibre de la goëlette qui se trouva, comme on dit, « engagée », réduite à l'impuissance, incapable d'obéir au gouvernail. Joignez qu'un paquet de mer avait enlevé quatre hommes, que le pêcheur qui tenait la barre avait les deux jambes prises sous un fût d'eau et qu'il ne restait de valides sur le pont que des « terriens », paralysés par l'épouvante, impropres, d'ailleurs, à toute besogne maritime. Les



LE « SAINT-PAUL », NAVIRE-HOPITAL DES *Œuvres de mer*.

Depuis deux ans, il va chaque année dans les fjords porter un peu de joie, un peu de courage aux malheureux Islandais épuisés par leur dur labeur.

pas une fois le pied sur le pont. Enfermés dans leur cabine, ils passent les jours à boire et les nuits à cuver ce qu'ils ont bu. Leur responsabilité, ils la rejettent sur le second, qui la rejette sur le lieutenant... En fin de compte, on se débrouille comme on peut.

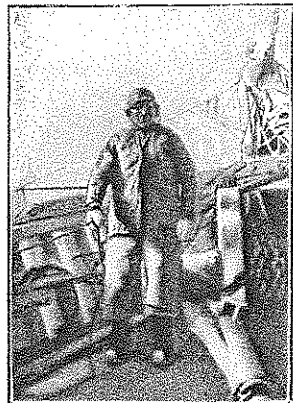
Il pousse, m'affirme-t-on, une nouvelle génération de maîtres au cabotage, plus soucieuse de ses devoirs. Espérons donc que l'histoire de l'*Augustine-Marie-Anne* ne se reproduira plus. Elle remonte à trois ans à peine. Le navire, parti de Paimpol, touchait presque aux parages de l'Islande, lorsqu'un ouragan polaire se déchaîna soudain sur lui. On tenta de fuir devant la bourrasque, mais la violence du roulis, en « chavirant » toute la cargaison de sel d'un seul côté dans

pêcheurs terrifiés hélèrent le capitaine, le supplièrent de paraître, de commander les manœuvres nécessaires, d'assurer, si possible, leur salut.

Mais, depuis le départ, il était ivre, et, lorsqu'on lui signala le danger, il déclara que c'était le moment de boire double. Furieux, les hommes finirent par l'extraire de force de sa cabine et par l'amener sur le pont. Cela ne les avança guère. Quel secours tirer de cette masse inerte, vide de pensée et qui suait l'alcool? On tint conseil. L'avis de tous fut que le plus sage était de rebrousser chemin. Le capitaine, dessoûlé, protesta, mais trop tard : on était déjà en vue des côtes de France.

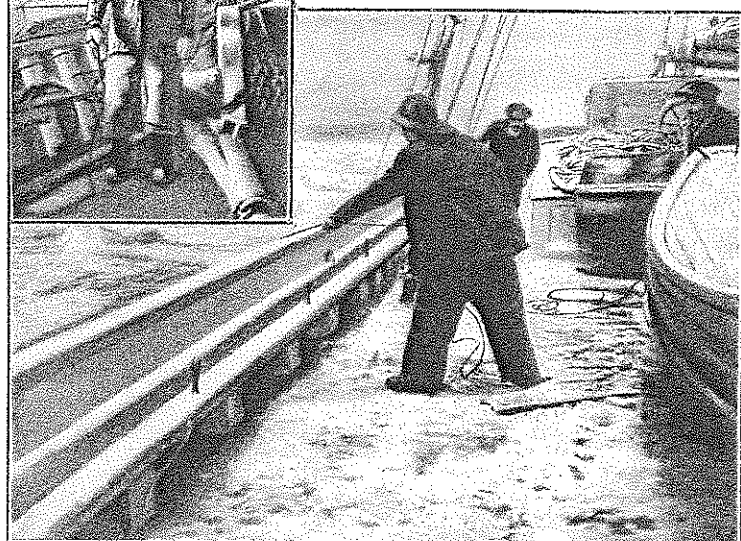
Les annales de la pêche d'Islande comp-

tent plus d'un trait de ce genre. Hâtons-nous d'ajouter qu'elles présentent aussi, en regard de nobles, de réconfortants spectacles. J'ai mentionné, dans le *Journal des Débats*, il y a quelque cinq ans, la conduite héroïque du capitaine Hamon. Encore un que ses hommes durent hisser sur le pont! Mais celui-là n'était pas ivre, lui, il était mourant. Cloué sur son lit par un mal incurable, il refuse de se laisser



D'après des

ser débarquer à l'hôpital de Reykiavik, surveillé jusqu'au bout la pêche et, dans la traversée de retour, averti que



(Photographies)

VOICI LE PÊCHEUR, DEBOUT CONTRE LE BORDAGE, FACE AU VENT, À L'EMBRUN, À TOUTES LES INTÉPRIÉS DES SAISONS INCLÉMENTES.

Lorsque la morue abonde, on a vu l'équipage rester debout, sous la pluie, sous la neige, des vingt-quatre heures, des quarante-huit heures de suite!

le temps menace se fait coucher sur un matelas, auprès de l'homme de barre, fidèle à son poste jusqu'à la mort.... Il vécut juste assez pour revoir Paimpol, embrasser sa femme et remettre ses papiers de bord aux mains de son armateur.

Mais reprenons l'odyssée des goëlettes. A partir des Sorlingues, elles longent la côte occidentale de l'Irlande dont, la nuit, elles aperçoivent les feux; puis elles obliquent vers le nord-est, vont chercher l'écueil isolé de Rock-Kall, sorte de récif fantôme qui, comme le damné du Dante, érige sa tête farouche au seuil de l'enfer polaire. À l'aspect de la mer et du ciel, aux après haleines qui vous cinglent la face, on sent que l'on est entré dans le monde glacial et muet des solitudes hyperborées.

« Vous diriez, — je traduis le langage d'un pêcheur, — vous diriez le pays des Morts, un purgatoire de Trépassés. On ne sait s'il fait jour ou s'il fait nuit. Parfois l'ombre est si épaisse que vous ne distinguez du navire que son fanal. Et tout à coup vous voyez ces ténèbres s'éclairer en tous sens : des lumières bizarres, blanches, roses, vertes, jaunes, bleues, des lumières de trente-six mille couleurs jaillissent à la fois des quatre coins de l'horizon et se mettent à courir dans les nues, se croisant et s'enchevêtrant, comme des navettes que se renverraient un peuple de tisserands invisibles. Vous appelez cela des « aurores boréales », je crois; dans notre parler à nous autres, ce sont les marionnettes. Dès que les marionnettes commencent à faire leurs tours, c'est signe qu'on approche d'Islande. »

L'île, avec ses hérissés de glaces, leur apparaît enfin. Le voyage, du moins dans les conditions normales, a duré de sept à douze jours. On va généralement prendre position sur la côte Est, dans le voisinage d'un groupe d'îlots connus sous le nom des « Trois-Rochers ». C'est là que se fait d'ordinaire la première pêche. On y séjourne du commencement de mars

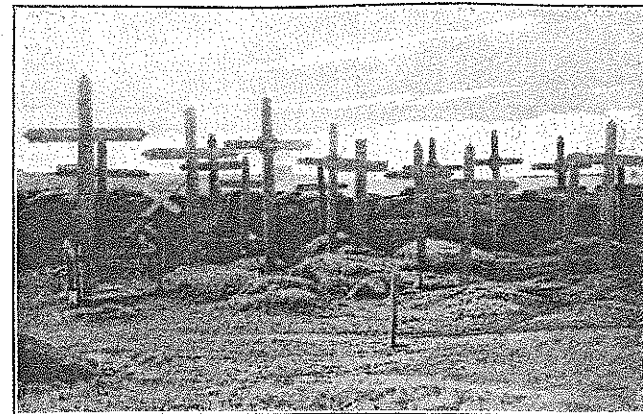
à la dernière semaine d'avril. Ce sont les parages réputés pour être les plus sinistres; mais aussi les plus poissonneux. Sans perdre une seconde, l'ordre est donné de « mettre en travers ». Car il n'en est pas ici comme à Terre-Neuve. Le navire ne mouille pas, il conserve même deux de ses voiles, disposées seulement de façon que, l'action de l'une contrariant celle de l'autre, il se déplace obliquement, au gré d'une dérive lente, et présente toujours un de ses bords au vent, parce que c'est du côté du vent que l'on pêche. Les hommes ont été, au préalable, répartis en trois sections de sept ou huit unités chacune, lesquelles devront se succéder au travail, de quatre heures en quatre heures, à tour de rôle. Ce travail qui, de cinq mois, ne

va plus chômer, voyons en quoi il consiste.

Le pêcheur, les yeux encore lourds de sommeil, s'avance sur le pont : pardessus ses bas de laine il a chaussé ses sabots-bottes : sa figure disparaît à demi dans le bonnet à oreillettes noué sous le menton et que recouvre un casque de toile huilée à visière postérieure, le suroît. La blouse ballonnée et le large pantalon rigide qui composent le « cirage » complètent son équipement. Ainsi fait, et avec le dandinement particulier aux gens de mer, il a l'air, la démarche, tous les dehors d'un ours du pôle. Autour de ses mains il achève d'enrouler des bandelettes de molleton, — ses mitaines, dit-il, — destinées à préserver ses paumes du contact des lignes dont le glissement suffirait à les écorcher à vif.

Le voici debout contre le bordage, face au vent, à l'embrun, à toutes les inclérences de ces eaux farouches. Devant lui, planté dans la « lisse » du navire, est un piquet de bois ou *mec* au sommet duquel est pratiquée une fente. C'est par cette fente que le pêcheur fait « couler » sa ligne. Celle-ci, en filin de chanvre, a cent mètres de longueur; et, dans les grands fonds, il faut en rattacher deux ou trois bout à bout, ce qui fait un joli paquet de corde qu'alourdit encore un plomb de cinq à six kilogrammes, sans compter le poids des deux hameçons de fer, appâtés avec de la couenne de lard, sans compter surtout le poids des morues ou des flétans qui viennent s'y prendre. On a vu des mousses, être entraînés par leurs lignes. Tant que le poisson mord, l'homme, solidement appuyé sur ses jambes, laisse glisser le filin ou le retire à lui, dans un perpétuel mouvement de va-et-vient, analogue, selon l'expression de l'un d'eux, au geste monotone d'un scieur de long, sauf qu'il faut y déployer beaucoup plus de force et que les mitaines, gelées, s'incrument à tout moment dans la chair des mains.

Chaque section, ai-je dit, n'est censée travailler que quatre heures. Oui, lorsque la pêche donne peu. Mais, sitôt que la morue abonde, on reste devant les mecs des vingt-quatre, quelquefois des quarante-huit heures d'affilée. Fréquemment, il arrive que l'Islandais s'abatte tout d'un coup sur le pont, ivre d'un vertige d'épuisement, d'hébétéude et de faim. Car on ne prend même pas le temps de



DANS LE CIMETIÈRE DE REYKJAVIK.

« Marin Français péri en mer ». — Telle est l'inscription que portent ces simples croix plantées sur les tombes où reposent, sans avoir été reconnus, les corps martelés des victimes de l'Océan homicide.

manger. Et si, n'en pouvant plus, vous descendez à moitié mort vous allonger sur votre couchette, brusquement vous vous réveillez en sursaut au contact d'on ne sait quoi d'humide et de mou : c'est le capitaine qui vous passe une éponge glacée sur le visage, en criant :

« En haut, les gars! Il y a du poisson! »

Il vous administre par là-dessus une large rasade d'eau-de-vie, et de nouveau l'on est sur pied.

L'eau-de-vie! Voilà, hélas! le plus clair de leur régime. Par ailleurs, pour nourriture, ils n'ont que du biscuit, souvent avarié, toujours durci comme pierre, l'éternelle salaison de midi et du soir, et le *gloria* du matin, fait d'eau bouillie, sucrée d'un peu de mélasse.

C'est avec cela qu'on alimente des corps d'hommes voués, cinq mois durant, aux pires servitudes, esclaves volontaires d'une besogne dont je n'ai pas dit encore la multiplicité.

Un pêcheur d'Islande n'est pas, en effet, que pêcheur. La morue qu'il a prise, il faut par surcroît que ce soit lui qui, avec son couteau de boucher, la saigne, lui qui la décapite, lui qui la fende, lui, enfin, qui la lave, pour ensuite la jeter au saleur. Son labeur de jour terminé, telles sont ses distractions de la nuit.

On piétine sur le pont, dans une boue gluante, une boue de sang, parmi des monceaux de bêtes éventrées. Jamais une relâche, jamais un intervalle de franc repos, si ce n'est peut-être au déclin d'avril, lorsque le temps est venu de se rendre « en baie », à Reykiavik, pour renouveler la provision d'eau douce et livrer le produit de la pre-

mière pêche aux « chasseurs », c'est-à-dire aux navires qui ramènent en France la morue de printemps destinée à faire prime sur les marchés de La Rochelle et de Bordeaux.

Courte embellie et dont les capitaines, à vrai dire, profitent le plus. Tandis qu'ils voisinent d'un navire à l'autre et se traitent mutuellement, avec des plats de saucisses et d'andouilles précédés de nombreux bitters, les équipages s'efforcent de rattraper les sommeils perdus ou épellent, à la lueur falotte du bec d'huile de foie de morue qui éclaire le poste, les brèves missives aux lourdes écritures maladroites que les « chasseurs » leur ont apportées. Depuis deux ans, toutefois, une autre récréation — et j'emploie ici le mot dans son sens originel — leur est permise, grâce à la généreuse initiative des fondateurs de l'« Œuvre de mer ». Le navire-hôpital, que cette admirable Société expédie chaque printemps en Islande, ne se préoccupe pas seulement d'offrir des toniques aux corps, mais aussi des réconfortants aux âmes. Le pêcheur breton, du plus loin qu'il l'aperçoit, le salue comme le rédempteur de ses misères, moins parce qu'il porte un médecin que parce qu'il porte un prêtre. Cet homme, c'est le clocher de sa paroisse redevenu visible à ses yeux, c'est sa chaumière, sa femme, ses enfants soudain réapparus, c'est toute la Bretagne retrouvée. Pour quelques paroles échangées avec lui, bord à bord, il s'en ira, sinon joyeux, du moins rasséréiné, reprendre le dur harnais de travail, vers les grands fjords de l'ouest que fouaillent furieusement les rafales de mai, ou que figent

en une immobilité encore plus sinistre les « calmes blancs » de juillet....

†††

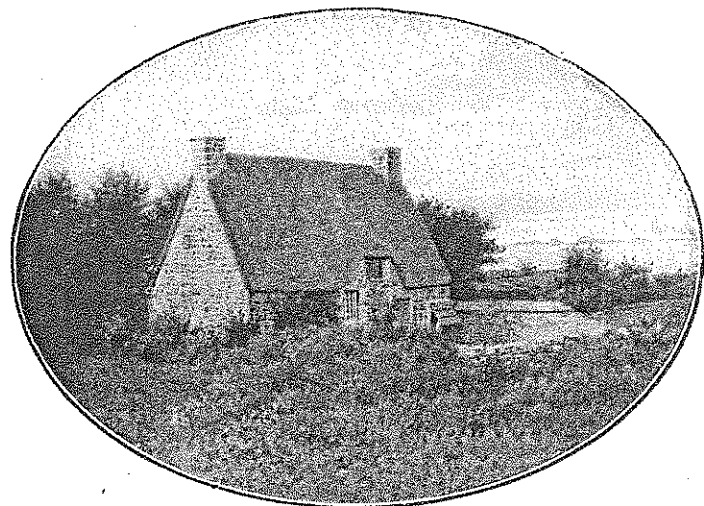
« Hale ligne ! » Que de choses dans ces deux mots, dans ce commandement brusque, lancé par le capitaine, au milieu du vaste silence polaire, un des premiers matins d'août ! Cela signifie : « La pêche est close. Finis, les longs martyres de l'exil ! En route pour la France ! » Dix jours, quinze jours plus tard, on les voit surgir une à une des profondeurs de l'horizon, les goélettes retour d'Islande, avec leurs flancs grisâtres, marbrés de lèpres vertes, avec leurs voiles fatiguées et pendantes, « comme des ailes d'oiseaux blessés ». A mesure qu'elles ont mouillé en rade, une gabarre les accoste, venue pour débarquer l'équipage. Là-bas, à terre, les femmes attendent.

« Et mon mari donc ? » interroge anxieusement plus d'une, après avoir dévisagé en vain tous les pêcheurs qu'elle a vus passer devant elle.

Quelqu'un de ceux-ci se hâte de répondre, non sans un tremblement dans la voix : « Il garde le bord, ton mari ! »

C'est la feinte traditionnelle, le mensonge consacré. Le lendemain, le recteur du bourg entrera chez la femme, en lui disant : « Heureuses, celles qui pleurent !... » Et les touristes qui visiteront, l'été d'après, les petits oratoires de cette côte pourront y déchiffrer, sous le porche, une épitaphe de plus : « Décédé à Islande », fixée dans la chaux de la muraille, comme un ex-voto.

A. LE BRAZ.



PENDANT LES LONGUES NUITS D'HIVER, LÀ-BAS, EN ISLANDE, LE PÊCHEUR REVOIT SOUVENT EN SOMGE SA PAUVRE MAISON CACHÉE DANS QUELQUE RECOIN DE LA CÔTE BRETONNE.



RÉVERIE. — COMPOSITION PHOTOGRAPHIQUE DE R. DEMACHY.

La figure n'est plus figée, dure et raide, mais posée avec l'abandon et la grâce de la vie.

## LA PHOTOGRAPHIE EST ELLE UN ART ?

A ses débuts la photographie ne donnait de la vie qu'une reproduction figée, elle était le synonyme de raideur et de laideur : les artistes n'en parlaient qu'avec mépris.

Depuis lors, d'immenses progrès se sont accomplis. — Aujourd'hui les photographes réussissent à poser les figures avec goût, à grouper les personnages, à agencer les détails d'une scène, à distribuer la lumière. — Ils corrigent ensuite, au développement, les défauts du cliché. Enfin, dans le tirage de l'épreuve, ils font ressortir les caractères essentiels du sujet. Ils attribuent ainsi un caractère de beauté à ce qui n'était jadis qu'une reproduction mécanique. Ils font œuvre de choix ; ils font donc œuvre d'art. — La Photographie ne remplacera jamais la Peinture ni le Dessin ; mais, maniée par un homme de goût, elle est devenue un auxiliaire précieux de l'Art et presque un Art secondaire.

○ ○ ○

UNE QUESTION QUI SE POSE. — LE PHOTOGRAPHE ET L'ARTISTE.

Dernièrement, un fait sans précédent a mis en émoi l'Institut. Un photographe a posé sa candidature au siège laissé vacant par un peintre.... La surprise et l'hilarité furent grandes, sous la coupole, quand on apprit cette nouvelle. Un photographe à l'Académie des Beaux-Arts !... Depuis quand la photographie est-elle un art ?

Pendant longtemps, en effet, les photographes n'ont été que des manœuvres. Vous rappelez-vous le vieux professionnel d'antan, dont Alphonse Daudet a tracé l'histoire dans

ses Femmes d'artistes, et Dagnan-Bouveret l'image dans sa Noce chez le Photographe ? En voilà un qui n'était pas artiste !

Il avait bien les cheveux mérovingiens, le béret et le veston de velours des rapins de Gavarni, mais ce costume n'en faisait pas plus un homme de goût que le manteau de cour et le chapeau à plumes ne transforment un pauvre diable de figurant en grand seigneur. Et son atelier, espèce de cage en verre, sous les toits, où l'on voyait empilés, des bouts de balustres, un pont en rocaille, une montagne de poche, des lampadaires, des courtines à gros glands ! Presque toutes les photographies que nous conservons de ceux qui nous ont précédés dans la vie nous